



Morris Gleitzman

Un jour



Extrait de la publication

Morris Gleitzman

UN JOUR

Traduit de l'anglais
par Valérie Le Plouhinec

(Les Grandes Personnes)

Collection dirigée par Florence Barrau
Illustration de couverture : Henri Galeron

Pour l'édition originale, publiée par Penguin Group (Australia)
en deux volumes sous les titres *Once* et *Then*

© Creative Input Pty, 2005, for *Once*

© Creative Input Pty, 2008, for *Then*

© Éditions des Grandes Personnes, 2011, pour la traduction française
et la présente édition,

publiée avec l'accord de Penguin Group (Australia),
un département de Pearson Australia Group Pty Ltd

Dépôt légal : janvier 2011

ISBN : 978-2-36-193026-4

N° d'édition : 175998

Impression n°1

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse

Editions des Grandes Personnes
17, rue de l'Université 75007 Paris
www.editionsdesgrandespersonnes.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À tous les enfants
dont on n'a jamais raconté l'histoire*

PREMIÈRE PARTIE
UN JOUR

Un jour, je vivais dans un orphelinat dans la montagne alors que je n'aurais pas dû, et j'ai failli provoquer une émeute.

Tout cela à cause d'une carotte.

Vous voyez de quoi je veux parler, quand une bonne sœur trempe sa louche dans une grande marmite en fer pour vous servir de la soupe très chaude, et qu'elle vous oblige à vous approcher tout près pour ne pas en mettre partout, et que la vapeur qui monte de la marmite vous met de la buée plein les lunettes, et qu'on ne peut pas les essuyer parce qu'on tend son bol et que la buée ne s'en va pas même si on prie Dieu, Jésus, la Vierge Marie, le pape et Adolf Hitler?

C'est exactement ce qui m'arrive.

Je réussis tout de même à trouver mon chemin jusqu'à ma table. En me dirigeant à l'oreille.

Dodie, qui mange toujours à côté de moi, fait des gros « slurp » à cause de ses dents de travers. Je tiens donc mon bol au-dessus de ma tête pour empêcher les autres de me piquer ma soupe tant que je suis dans le brouillard, et je me repère aux bruits de Dodie.

Je finis par me cogner contre le bord de la table, pose mon bol et essuie mes lunettes.

C'est là que je vois la carotte.

Elle flotte dans ma soupe, énorme au milieu des miettes de chou, des petites gouttes de graisse de porc, des quelques lentilles esseulées et des bouts de plâtre gris tombés du plafond de la cuisine.

Une carotte tout entière.

Je n'en reviens pas. Trois ans et huit mois que je suis dans cet orphelinat, et pas une seule fois je n'ai trouvé toute une carotte dans mon bol. Personne d'autre non plus, d'ailleurs. Même les bonnes sœurs n'ont pas de carottes entières, et pourtant elles reçoivent de plus grosses portions que nous parce qu'il leur faut davantage d'énergie pour être saintes.

On ne peut pas faire pousser de légumes dans cette montagne. Même en priant très fort. C'est à cause du gel. Alors si jamais une carotte arrive jusqu'ici, d'abord on l'admire, puis on la coupe en autant de morceaux qu'il en faut pour que soixante-deux enfants, onze bonnes sœurs et un prêtre puissent y goûter.

Je contemple fixement la carotte.

À cet instant, je suis sans doute le seul enfant de Pologne à avoir une carotte entière dans son bol. Pendant quelques secondes, je me dis que c'est un miracle. Sauf que ça ne se peut pas, parce que les miracles se produisaient dans l'ancien temps et qu'on est en 1942.

Puis je comprends ce que signifie la carotte. Et là, je suis obligé de m'asseoir avant que mes jambes ne me lâchent.

Je ne peux pas y croire.

Enfin ! Merci à vous, Dieu, Jésus, Marie, le pape et Adolf Hitler. Il y a si longtemps que j'attendais ça.

C'est un signe.

Cette carotte est un signe de papa et maman. Ils m'ont envoyé mon légume préféré pour me dire que

leurs problèmes sont enfin terminés. Pour me dire qu'après trois longues années et huit longs mois, la situation s'améliore enfin pour les libraires juifs. Pour me dire qu'ils viennent me chercher, qu'ils vont me ramener à la maison.

Oui, ça ne peut être que ça !

Pris d'un vertige d'excitation, je plonge les doigts dans ma soupe et y repêche la carotte.

Heureusement, les autres enfants sont concentrés sur leur repas. Ils engloutissent le bouillon avec appétit et inspectent le fond de leur bol au cas où il resterait un atome de viande, ou une fiente de rat.

Il faut agir vite.

Si les autres voient ma carotte, leur jalousie va déclencher une émeute.

On est dans un orphelinat ici. Tout le monde est censé avoir perdu ses parents. Si mes camarades apprennent que les miens ne sont pas morts, ils vont s'énerver, et les bonnes sœurs risquent d'avoir des problèmes avec la direction des catholiques à Varsovie pour avoir violé le règlement.

– Félix, du dortoir Saint-Stanislaus !

Je manque en lâcher la carotte. C'est la voix de mère Minka, qui me crie dessus depuis la table principale.

Tout le monde lève la tête.

– On ne joue pas avec la nourriture, Félix. Si tu as trouvé un insecte dans ton bol, mange-le et estime-toi heureux.

Les autres me regardent. Certains avec un grand sourire. Certains le sourcil froncé, l'air de se demander ce qui se passe. J'essaie de ne pas ressembler à un garçon qui vient de glisser une carotte dans sa poche.

Je suis tellement content que je me fiche de m'être brûlé les doigts avec la soupe chaude.

Papa et maman arrivent, enfin.

Ils sont sûrement au village, en bas. Ils ont dû confier la carotte au père Ludwik pour me faire une surprise.

Une fois que tout le monde s'est remis à manger, j'adresse à mère Minka un sourire reconnaissant. Bonne idée qu'elle a eue, de faire une blague pour détourner l'attention de ma carotte.

Papa et maman ont choisi cet orphelinat pour deux raisons : parce que c'était le plus proche de chez nous, et à cause de la bonté de mère Minka. En m'amenant ici, ils m'ont raconté que pendant toutes les années où elle avait été cliente de leur librairie, avant que la vie ne devienne difficile pour les libraires juifs, jamais elle n'avait critiqué un seul livre.

Mère Minka ne voit pas mon sourire, trop occupée qu'elle est à faire les gros yeux à la table Saint-Kasimierz. Tant pis, je fais aussi un grand sourire à sœur Elwira. Qui ne remarque rien non plus, car elle est en train de servir les derniers enfants et de consoler une fille qui pleure parce que sa soupe est pleine de plâtre du plafond.

Elles sont si gentilles ces bonnes sœurs ! Elles me manqueront quand papa et maman m'auront ramené à la maison et que j'arrêterai d'être catholique pour redevenir juif.

– Tu ne manges pas ? demande une voix à côté de moi.

Dodie regarde mon bol. Le sien est vide. Il se lèche les babines et je vois bien qu'il espère récupérer ma soupe.

Par-dessus son épaule, je vois Marek et Telek ricaner.

– Grandis un peu, Dodek, dit Marek.

Mais l'espoir d'en avoir lui aussi fait briller ses yeux.

Je suis presque tenté de donner ma soupe à Dodie, car son père et sa mère à lui sont morts de maladie quand il avait trois ans. Mais les temps sont durs, la nourriture est rare, et même quand on a le ventre plein de joie, il faut se forcer à avaler.

Je me force à avaler.

Dodie me sourit à pleines dents. Il savait bien que je la voulais, ma soupe. L'idée que j'aurais pu la lui laisser est tellement extravagante qu'elle nous fait pouffer de rire tous les deux.

Puis je me calme. Bientôt, il faudra dire au revoir à tout le monde ici. C'est triste. Et quand les autres verront que papa et maman sont en vie, ils sauront que je n'ai pas été honnête avec eux. C'est encore plus triste.

Je me répète de ne pas être bête. Ce ne sont pas vraiment mes amis. On ne peut pas avoir d'amis quand on mène une vie secrète. Avec des amis, on risquerait de baisser sa garde et de dire ce qu'il ne faut pas. Ensuite, ils sauraient qu'on leur a raconté des salades.

Mais quand même, je me sens ami avec Dodie.

Tout en finissant ma soupe, j'essaie de trouver quelque chose de bien à faire pour lui. Quelque chose qui lui montrerait que je suis heureux de le connaître. Quelque chose qui améliorerait un peu sa vie ici après mon départ, quand je serai de retour chez moi, avec mes livres à moi, et mes parents à moi.

Je sais exactement ce que je peux faire pour Dodie.

C'est le moment. La sélection pour le bain vient de commencer.

Mère Minka, debout devant nous, cherche de la saleté partout sur Jozef. Il tremble de froid. Comme nous tous. On gèle dans cette salle de bains, même maintenant, en plein été. Sans doute parce qu'elle est immense et en sous-sol. Dans l'ancien temps, quand ce couvent a été construit, cette pièce devait servir de patinoire.

Mère Minka pointe le pompon de sa ceinture en direction des dortoirs. Jozef ramasse aussitôt ses vêtements et file, soulagé.

– Sale veinard, commente Dodie en grelottant.

C'est là que je sors de la queue et m'approche de mère Minka.

– Pardon, ma mère.

Elle n'a pas remarqué ma présence, on dirait. Elle inspecte attentivement Borys, qui a la moitié de la terre du terrain de jeux sous les ongles. Et pas mal sous les bras, aussi. Je vois qu'elle va pointer son pompon vers la baignoire.

Oh non, j'arrive trop tard.

À ce moment-là, elle se tourne vers moi.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Je me dépêche de répondre.

– S'il vous plaît, ma mère. Est-ce que Dodek pourrait passer au bain en premier ?

Les garçons qui sont derrière moi dans la queue commencent à rouspéter. Je ne me retourne pas vers Dodie. Je sais qu'il comprendra ce que j'essaie de faire.

– Et pourquoi donc ?

Je me rapproche. Cette histoire ne regarde que mère Minka et moi.

– Vous savez que ses parents sont morts de maladie. Eh bien, il a décidé qu’il voulait devenir docteur et vouer sa vie à combattre la maladie à travers le monde. Alors vous comprenez, en tant que futur médecin, il faut qu’il s’habitue à avoir une bonne hygiène, à se laver dans de l’eau bien chaude et bien propre.

Je retiens ma respiration en espérant que Dodie ne m’a pas entendu. En réalité, il veut travailler dans un abattoir à cochons. J’ai peur qu’il dise quelque chose.

Mère Minka me regarde.

– Retourne dans la queue.

J’insiste.

– Il faut vraiment qu’il soit le premier à passer dans la baignoire chaque semaine. En tant que futur médecin.

– Tout de suite ! tonne mère Minka.

Je ne discute pas. On ne discute pas avec mère Minka. Les sœurs ont bon cœur, mais ça ne les empêche pas d’être terribles à l’occasion.

Quand je passe devant Dodie, il me remercie du regard. Je lui retourne un sourire d’excuse. Je savais que cette histoire de docteur ne le dérangerait pas. Il aime bien mes histoires. Et en plus, je pense qu’il ferait un bon médecin. Une fois, après avoir arraché ses pattes à une mouche, il a réussi à en recoller deux ou trois.

Houlà, ces dalles de pierre sont vraiment froides sous les pieds nus.

Voilà une chose que Dodie pourrait faire plus tard. Inventer des systèmes de chauffage pour salles de

bains. Je parie qu'en l'an 2000, toutes les salles de bains du monde seront chauffées. Même par terre et tout. Avec des robots pour enlever la saleté et les brindilles de l'eau du bain.

Visez-moi ça : Borys est passé en premier et l'eau est déjà marron. J'imagine ce que ce sera quand viendra mon tour. Froid, avec plus de grumeaux que dans notre soupe.

Je ferme les yeux et pense aux bains que papa et maman me donnaient, avant. Devant la cheminée, avec de l'eau propre et plein de câlins chauds et mouillés, et des tas et des tas d'histoires.

J'ai hâte de reprendre un bain comme celui-là.

Dépêchez-vous, papa et maman.

Un jour, je n'ai pas dormi de la nuit car j'attendais l'arrivée de papa et maman.

Ils ne sont pas venus.

Pas encore.

Mais tout va bien. Personne ne gravit jamais cette route étroite et caillouteuse dans le noir, à part le père Ludwik. Il dit que Dieu les aide à trouver leur chemin, lui et son cheval.

Papa et maman n'ont jamais été très religieux : normal qu'ils ne s'y risquent pas.

Ils seront là quand il fera jour.

Ce qui m'inquiète, maintenant, c'est de savoir s'ils me reconnaîtront après trois ans et huit mois.

Déjà que, rien que quand on se fait couper les cheveux ou qu'on perd une dent, les parents font semblant de vous prendre pour le gosse du cordonnier au bout de la rue, alors vous imaginez ?

Eh bien moi, j'ai encore bien plus changé. Quand je suis arrivé ici, j'étais petit et rondouillard avec des taches de rousseur et un sourire plein de trous. Aujourd'hui, je suis deux fois plus grand, avec des lunettes et toutes mes dents.

J'appuie mon front contre la vitre froide au-dessus de mon lit, et je regarde le ciel commencer à pâlir en

me disant de ne pas être idiot. Je me répète les paroles de papa et maman quand ils m'ont amené ici.

« Nous ne t'oublierons jamais », m'a chuchoté maman à travers ses larmes.

Et j'ai très bien compris : elle voulait dire que quand ils reviendraient, même si j'avais beaucoup changé, ils me reconnaîtraient forcément.

Le soleil pointe son nez derrière le portail du couvent. Maintenant qu'il commence à faire jour, je suis moins angoissé.

Et de toute manière, j'ai mon cahier.

La couverture est tachée depuis la fois où j'ai dû l'arracher des mains de Marek et Borys en classe pour les empêcher de le lire. Un peu d'encre s'est renversée dessus. Mais à part ça, il est exactement comme le jour où papa et maman me l'ont donné. C'est d'ailleurs le seul cahier à couverture jaune qu'il y ait ici, alors c'est sûr qu'ils le reconnaîtront si je le tiens bien en évidence à leur arrivée.

Et en le lisant, ils sauront que je suis leur fils, parce qu'il est rempli d'histoires que j'ai écrites sur eux. Des histoires à propos de leurs voyages dans toute la Pologne, afin de découvrir pourquoi ils ont eu soudain tant de mal à se fournir en livres. Et papa se battant avec un sanglier dévoreur d'écrivains. Et maman sauvant un imprimeur enlevé par des pirates. Et papa et elle traversant la frontière allemande pour retrouver des tas et des tas de livres excellents, utilisés pour caler des pieds de tables.

D'accord, la plupart de mes histoires sont un peu exagérées, mais ils se reconnaîtront quand même. Et ils sauront que je suis bien leur fils.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

C'est une voiture ou un camion, un de ces engins qui n'ont pas besoin de cheval parce qu'ils ont un moteur. Il grimpe la côte en faisant teuf-teuf. Je l'entends approcher.

Et voilà sœur Elwira et sœur Grazyna qui traversent la cour pour aller ouvrir le portail.

Papa et maman, vous voilà enfin !

Je suis tellement excité que je souffle de la buée plein la vitre et plein mes lunettes. J'essuie les deux avec la manche de mon pyjama.

Une voiture entre en brinquebalant dans la cour.

Papa et maman ont dû l'acheter pour remplacer la vieille charrette de la librairie. C'est bien eux, ça : ils ont toujours été modernes. Ils ont été les premiers libraires de toute la région à avoir une échelle dans leur boutique.

C'est à peine si j'arrive à respirer.

Entre-temps, la moitié des garçons du dortoir se sont levés, et eux aussi pressent le nez à la fenêtre. D'une seconde à l'autre, ils vont tous voir papa et maman.

Soudain, je me fiche pas mal que tout le monde connaisse mon secret. Il pourrait même en aider d'autres à espérer que les autorités se sont trompées et que leurs parents ne sont pas morts, en fait.

C'est bizarre. Les vitres de la voiture sont embuées et, du coup, je ne vois pas grand-chose, mais on dirait qu'il y a plus de deux personnes à l'intérieur. Papa et maman ont dû emmener le père Ludwik avec eux. Et deux membres de sa famille qui avaient envie de prendre l'air.

Je ne parviens pas à distinguer lesquels sont papa et maman.

Je lève mon cahier bien haut pour qu'ils le voient.
La portière s'ouvre et les gens descendent de voiture.
La déception me paralyse.

Ce ne sont pas papa et maman. Ce ne sont que
des messieurs en costume, avec des brassards.

Dodie m'attrape alors que je me précipite hors du
dortoir.

– Félix. J'ai besoin de ton aide.

Je lui lance un regard suppliant. Ne voit-il pas que
moi aussi, j'ai quelque chose d'urgent à faire? Il faut
que je demande à mère Minka si papa et maman ont
envoyé un mot avec la carotte pour préciser exacte-
ment quand ils arriveront. Je l'ai gardée sur moi,
d'ailleurs, au cas où il faudrait lui rafraîchir la mémoire.

– C'est Jankiel, continue Dodie. Il est caché dans
les toilettes.

Je pousse un soupir. Jankiel n'est ici que depuis
deux semaines, et les inconnus lui font encore très peur.

– Dis-lui qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Les
hommes de la voiture sont sans doute envoyés par la
direction des catholiques. Ils doivent venir vérifier que
tous nos parents sont bien morts, c'est tout. Ils seront
bientôt repartis.

Je hausse les épaules d'un air détaché pour lui
cacher à quel point ces inspecteurs me rendent ner-
veux. Et à quel point j'espère que mère Minka se
rappelle l'histoire que nous avons mise au point
concernant mes parents. Comme quoi ils sont morts
dans un accident, à la ferme. Tragique.

– Jankiel se fiche des hommes de la voiture,
m'explique Dodie. C'est de la bande des tortionnaires
qu'il a peur.

Janusz Korczak est devenu mon héros. Son histoire a planté une graine dans mon imagination.

En me préparant à écrire ce récit, j'en ai lu bien d'autres : des journaux intimes, des lettres, des notes et mémoires de personnes qui étaient jeunes à l'époque de l'Holocauste.

Beaucoup d'entre elles sont mortes, mais certaines de leurs histoires ont survécu, et vous pouvez trouver où les lire en consultant mon site web (www.morrisgleitzman.com).

Cette histoire, c'est mon imagination tâchant de saisir l'inimaginable.

Leurs histoires sont les vraies histoires.

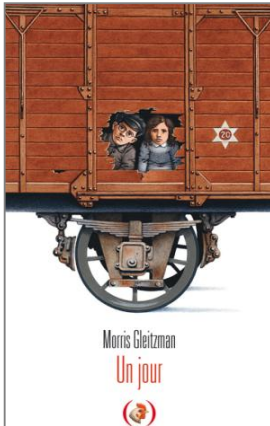
Morris Gleitzman

Mai 2005 – juin 2008

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriqué à partir de bois provenant de forêts plantées et cultivées expressément pour la fabrication de pâte à papier.

Composé par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)

Achévé d'imprimer en novembre 2010
sur les presses de L.E.G.O. S.p.A à Lavis (TN)
Imprimé en Italie



Un jour Morris Gleitzman

Cette édition électronique du livre
Un jour de *Morris Gleitzman*
a été réalisée le 23 février 2011
par les Éditions des Grandes Personnes.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782361930264).
Code Sodis : N45411 - ISBN : 9782361930592.
Numéro d'édition : 175998.